

DIGRAPHE

MAI 1985 NUMERO 36

TEXTES

André Frénaud Gabriella Drudi Denis Fernandez-Récatala
Zulfikar Ghose René Belletto Bernard Noël et Serge Fauchereau

DOSSIER : LE THEATRE DU MYTHE

Giuseppe Conte Jean Ristat
Heiner Müller Jean-Baptiste Para Gérard Cartier
Jean-Michel Gailliot Anne et Patrick Poirier

UN PEINTRE : MELIK OUZANI

Entretien Encres inédites



La Déportation d'Hermès

(Opéra maritime)
extrait

Sur le pont du navire. Nuit claire, aiguisée, remplie d'étoiles. Mer bruissante sous la coque. Des formes sont étendues sur le pont, entortillées dans des toiles. Phoebus est seul, accoudé au bord.

Phoebus (récitant).

Déjà la mer bouillait sur les ruines de Troie...
Son souffle aigre dispersa les vaisseaux La nuit
Recouvrit ces années Les voix aiguës des dieux
Se perdaient dans un vide grandissant Homère
Allait toujours les yeux bandés sous l'incessante
Crécelle des étoiles tant d'années en vain...

Une ombre s'est dressée entre les amas répandus sur les planches. Phoebus se retourne au bruit.

Paul. — Ce n'est que moi, Phoebus. Le sommeil me fuit.

Phoebus. — Ne viens pas me gêner cette nuit. La mer est si légère... que nous semblons en croupe d'un hippogriffe ! Le ciel doit trembler et se répandre : comme une fourmilière où le feu couve.

Paul. — Oui. Tant d'étoiles. Jadis je ne levais pas les yeux sans un peu de terreur. Mais pardonne-moi...

Phoebus. — Ce n'est rien. Je les imagine. Je les connais. Moi aussi regardant la nuit trouée et hasardeuse je tremblais. Mais bien sottement. Ces ténèbres m'ont au moins délivré de pareilles confusions.

La Déportation d'Hermès

(Opéra maritime)

ACTE III

Paul. — Il me semblait... Tout n'y paraît-il pas plus terrible ? Comme dans ces sommeils remplis d'images fuyantes, ces éblouissements nocturnes, où des accidents formidables transpirent sous de vaines apparences. Un de ceux-là, cette nuit justement...

Phoebus. — Ces rêves qui vous poursuivent... N'être plus qu'un jouet de la nuit. Un théâtre d'ombres acrimonieuses. Mais ne dit-on pas que les dieux parfois nous visitent dans ces déguisements étranges ?

Paul. — Quand Dieu descend en nous, ce n'est pas à la façon d'un voleur qui tombe dans un puits ! Et cependant, je ne sais pourquoi, je ne peux écarter ce songe. Mais cela passera.

Phoebus. — Va... Va... Il faut se purger de ces humeurs.

Paul. — Un rêve que j'ai déjà fait autrefois. C'était avant d'entreprendre un dernier voyage à Jérusalem. Une heure brûlante pesait sur la route. Entre les collines aucun vent ne bougeait. Le ciel : Une tôle ardente, effaçant toutes les ombres. L'air vibrait. Je m'étais réfugié à l'écart, sous un espalier de vignes. Assis au milieu des feuilles et des grappes mûrissantes, je lisais le récit de la mort de Jean. Mais qu'importe... Les mots semblaient s'opposer à ma pensée, comme une mer trop salée à la progression d'un nageur. Après un moment de lutte inutile je refermai le livre. Et je laissai courir mon esprit à sa fantaisie. Quelles bizarreries se présentèrent à moi, je ne me souviens plus. Sinon de ce songe, que depuis je m'efforçais en vain d'oublier. Pourtant, cette nuit, il m'est revenu avec tant de force...

Phoebus. — Eh bien ? Qu'attends-tu ?

Paul. — J'entrais dans une ville haute et superbe. Tu sais comme sont les rêves : Rien n'y a l'apparence ordinaire. A ses murailles, à la couleur de ses rues, aux visages rencontrés en chemin, je reconnus Tarse, ma ville natale. Pourtant c'est bien Jérusalem qui s'ouvrait devant moi. C'était le soir. De grandes ombres s'étendaient dans les vergers en contrebas. L'air était si pur, qu'on y entendait le bruit de la mer. Je me dirigeai vers le temple. Je gravis les rues escarpées, absent, comme enlevé à moi-même. Sur les marches devant le parvis se tenait un groupe. Ils se tournèrent vers moi. L'un cria quelque chose, que je ne compris pas. Je les voyais, figés maintenant, avec leurs visages où d'atroces sentiments se peignaient. Je m'adressai à eux, mais ils ne semblaient pas m'entendre. Pourtant je remuais mes mâchoires, et je parlais : lit c'était en araméen, en grec, en hébreu ! Mais en vain. Puis ils s'avancèrent et voulurent me prendre. Alors je m'enfuis. La nuit était venue tout à coup. La honte me brûlait. Peux-tu comprendre cela ? Dans les lieux mêmes où le Christ lui, ferme et inflexible, jusque dans la gueule de ses tortionnaires... Un grand vent s'était levé. L'orage prenait toutes les hauteurs. Cependant j'avais déjà gagné la mer. Un navire appareillait : J'y montai mystérieusement. Une force énorme bousculait le bateau. J'étais comme aveuglé, comme si un invisible éclair noir m'avait ébloui. Étais-je même à bord ? Ou n'est-ce pas moi seul qu'une puissance terrible emportait au-dessus de la mer ? Puis, je ne sais comment (avons-nous touché terre ?), j'avançais dans un pays étranger. Une terre couverte de souffrières. La nuit semblait y régner perpétuellement. Pourtant je voyais distinctement le paysage jusqu'à des distances incroyables. Mais quel

secret était caché là que je ne comprenais pas ? J'avais ce sentiment étrange d'une terre inconnue, mais à laquelle j'étais lié, à qui j'étais destiné depuis toujours... Comment t'expliquer cela ? Et la douleur de nouveau réveillée, une douleur sans objet, déraisonnable... Je me surpris à désirer la mort... Dans un ultime sursaut je me réveillai ! Et cette nuit de nouveau, tout baigné de sueur, la même douleur...

Phoebus. — N'as-tu pas fini de me provoquer, avec ton impudeur ? Il te va bien de faire la bête ! Allez ! Vautre-toi bien dans l'épouvantable cloaque qui est en toi...

Tu me fais songer à ces êtres brutaux qui courent dans les déserts, endurent les pires fatigues, et s'étonnent qu'au lieu de leur chimère un démon seul leur pète à la gueule !

Paul. — Mais qu'as-tu donc ? Toi-même à l'instant... J'hésitais à t'en faire le récit, et tu m'encourageais à poursuivre...

Phoebus. — Ça va ! J'aurais dû me méfier de toi. Et c'était par une nuit semblable... Combien d'années en arrière... Une grande plage nue près de la mer mazoutée... La falaise où soudain l'énorme feu... Quel invisible éclair noir, oui, c'est cela... Démon ! Ne connais-tu pas ton pouvoir sur les mots ? Une douleur sans objet, déraisonnable ?... Oui, oui !

Paul. — Je ne comprends plus, Phoebus. Pourquoi cette colère ? Ou faut-il qu'une terreur réveillée à ma voix...

Phoebus. — Laisse, laisse-moi ! Il est trop tard. Il fallait cette nuit que ma douleur se rouvre. Ne m'avait-on pas dit que tu venais de là même... Et je ne m'en méfiais pas ! J'avais fui jusqu'en Cilicie. Et sur cette plage ardente couché tout le jour... L'invisible éclair fichant sa tarière dans mon crâne... L'effet d'un songe seulement... Rien qu'un songe, en effet !

Paul. — Que veux-tu laisser croire ?... Quel songe atroce ?... Et quelle volonté barbare, osant...

Phoebus. — Tu le sauras bientôt ! Quand cherchant cette mort qui vient te visiter la nuit, tu te verras en proie à l'ultime douleur... Quelle volonté dis-tu ? Mais nos membres, notre esprit, quelles forces les gouvernent ? Qui en est le comptable et l'interprète ? Ne suffit-il pas qu'une image nous frappe en plein sommeil ? Puis nous voilà sur la plage silencieuse : couverts de noir rayonnant... Comme si le regard brûlait de l'intérieur... Une vessie pleine d'ardents charbons... dont le feu coule peu à peu dans la tête où deux puits purulents se creusent... pas bouger... le regard obstinément fixé sur l'écliptique à travers l'envahissante nuit...

Paul. — Ah tais-toi ! Je te plains Phoebus... Quel effrayant acharnement ! Est-il rien de pire que la mutilation ? Croyais-tu faire de ton corps un objet de révolte, et que cela te soit pardonné ? Le mal à qui tu as une fois permis d'entrer, par ces plaies horribles, penses-tu qu'il te laissera en paix ? Tu seras toujours loin de Dieu. Une plaie à vif...

Phoebus. — Loin de Dieu, oui ! De ce ciel peuplé où tu nages sans effort. Mais plus rien de tout cela : Rien ! Et depuis si longtemps... Et

si je ne peux plus être maître de moi-même, que la Nature me reprenne ! Que la mort me frappe ! Qu'elle m'efface, et ne laisse pas même une ride sur l'eau !

Paul. — Ah, bavard insoumis ! La nuit perpétuelle n'a donc pas dompté ta colère ?

Phoebus. — Jamais ! Trop douce, trop puissante pour y renoncer jamais.

Paul. — Ce que tu appelles être maître de toi-même ! Mais sans Dieu que serions-nous ? Comme des piliers nous ne tenons debout que par ce grand poids qui est sur nous. Qu'il vienne à nous manquer et le moindre vent nous renverse. Et te voilà, maître de ta suffisance et nu au milieu de ruines.

Phoebus. (*frappant le pont de son bâton*). — Ruiné au milieu des ruines ! Sous ce grand poids affaissé ! Ce toit vide effondré ! Une colonne aveugle au milieu du désastre !

Quelques dormeurs, brusquement éveillés, se manifestent.

Paul. — Mais vas-tu te taire, bon dieu ! Tu as la gueule enragée comme un épileptique. Tu finiras par me faire douter du genre humain.

Phoebus. — Et en quoi Seigneur se distingue-t-il du reste de sa race ? Chacals, putois, blattes, teignes, singes en tout genre.

Paul. — Et tu n'as pas assez de tes jambes aveugles pour aller partout t'y frotter.

Phoebus. — C'est que j'aime son odeur forte... Et ses manières... Sentir la lanière de son fouet m'empêche de sombrer dans la mélancolie...

Paul. — Tu ne vois plus que le mal. La mort est dans toi, elle a commencé son travail. Tu t'es mis à l'écart des hommes, et l'œuvre de Dieu t'échappe. Le mal bien sûr ! Les nations sont livrées à elles-mêmes. Elles ne rêvent qu'or, sang et foutre. Et c'est sur la terre un éternel hiver. Et l'âme gèle dans ce grand froid. Mais il fallait que le bien ne vienne qu'après un mal plus grand. Déjà un peuple nouveau se dégage du corset des nations. Un monde inouï est en train de naître. Rien ne pourra l'arrêter. Dieu a repris son œuvre. On peut bien traîner sur la mer ses apôtres. Ce sont des torches qui mettront partout le feu ! Que peut sur eux la mort ? Un brasier plus terrible déjà les consume. Sur leurs cendres on fondera des citadelles. Des royaumes ! Des ciex nouveaux ! Une vie perpétuelle les parcourra ! Ah crois-moi, Phoebus, ces grandes pourritures que l'on sent partout sont le signe que des temps lumineux se lèvent !

Phoebus.

Les temps lumineux sont sous la terre et sept couches
De débris les recouvrent... Seule une épaisse nuit peut-être
Pourrait en révéler le feu toujours vivant sous les pierres.
Tant d'années suivant les traces d'un maître fameux j'allais

Sur terres et mers et partout ne voyais que des brûlots...
Sur le tertre de Troie enfin descendant parmi les palmes
Et les cyprès en larmes je trouvais au fond d'une grotte un caveau
Une chambre mortelle où le divin vieillard fermant son pas
Avait muré sa tête opaque O devant cette pierre éventrée
Tombant à genoux je couvris de pleurs le saccage funèbre
Où il s'effaçait sous les outils rouillés gravats immondices
Ainsi violant son corps aveugle et répandu des hommes quel
Autre nom leur donner qui leur convienne mieux s'acharnant
Sur ses maigres reliques pouvaient ensuite au soleil
Montrer leurs visages odieux... Ah quel songe alors
Trois nuits me retint sur son lit graveleux puis fuyant
Près de la mer obscure et nue jusqu'en cette pointe ardente
De l'Asie où comme lui renonçant au jour...

Paul. — C'était cela... Mais qu'attendais-tu d'un peuple sans espérance ? Pourtant ce sont ces loups qui portent l'éclair originel. Sa foudre est en eux. Et qu'elle frappe non pas au hasard la terre autour d'eux, y jetant la mort et la douleur, mais ce haut point du ciel où le Créateur s'est retiré, et toute la création renaîtra, plus juste et lavée de sa boue.

Phoebus. — Tout le lait des galaxies n'y suffirait pas ! Laisse-moi maintenant, car me brûle la bouche ce qui jamais encore en avait échappé.



*La scène est en mer. Ciel sombre, voiles battantes, vapeurs marines.
Un vent noir emporte les paroles.*

Chœur des marins. — Le jour et la nuit se mélangent... Le ciel se dérobe sous des vapeurs... L'ombre glisse sur les courants heurtés... Et la mer se couvre de suie...

Paul. — Quel esprit mauvais souffle sur l'eau ?

Chœur des marins. — Le navire hésite et se cabre, comme devant un gouffre...

Appolin. — Oh, Johnny ! Fais mettre les rameurs !

Johnny (se penchant sur une trappe). — Hé, debout là-dedans ! Allez-y, la cadence !

Un rythme lent de gong bat dans la coque, s'accélégrant peu à peu.

Chœur des marins. — Comme un vin liquoreux la mer sous nos agrès...

Johnny (battant l'air de ses bras) 1 2 3 4 5 6 ! 1 2 3 4 5 6 !

Chœur des marins.

La mer bouillonne et crie un soleil noir suffoque
Dans le ciel renversé où s'avance la coque
Goudronnée du bateau la mâture se plie...

Johnny. — 1 2 3 4 5 6 !

Chœur des marins.

L'orage sur nos fronts amasse son crassier...

Johnny. — Le fouet, bon dieu, le fouet !

Chœur des marins.

L'éclair gronde et secoue sa mâchoire aiguisée...

Paul. — Le monde en un instant change sa perfection en ce théâtre cahotique...

Phoebus. — Es-tu là Paul ? L'air est chargé de sang, d'ozone... Depuis que je vis dans cette ombre, l'orage est le seul ennemi que je crains. Mille lueurs y courent dans une ténèbre effrayante. Une foudre véhémence y dévore sa mèche, comme un nerf qu'une haute tension parcourt. Et jusque dans ma nuit s'enfonçant... Paul es-tu là ?

Paul. — Je suis près de toi. Mets ta main sur mon épaule.

Phoebus. — Et le monde se défait ! Mène-moi près d'un mât. Je ne sais plus l'avant l'arrière, ni le haut et le bas.

Paul. — Viens, suis-moi.

Craquements annonciateurs dans les vergues. Mais patientons un peu.

Appolin. — L'air va emporter les gréements ! Que l'on débride les voiles !

Chœur des marins. — La mer s'effondre sous la quille... La coque oscille comme un scarabée sur le dos...

Johnny. — Inutile, les rames battent dans le vide !

Appolin. — Il n'y a plus qu'à bien s'accrocher.

Johnny (se penchant vers la trappe). — C'est bon, laissez tomber !
On n'entend plus que la nature furieuse.

Appolin. — Le vent nous jette dans les îles.

Phoebus. — Un débris, emporté par l'eau folle ! Et le monde délié, réduit à se combattre lui-même...

Paul. — Quelle philosophie furieuse vas-tu encore tirer de ton sac ?

Phoebus. — Et partout le désordre : le monde disloqué, les lois naturelles dérégées, les éléments si faiblement liés qu'un souffle les défait. Et vous, qui avez miné ce bel équilibre, poursuivant sans rien voir, en proie à vos grandes diarrhées.

Paul. — Ah, toujours cette colère... Mais ces bouleversements : Rien de grand ne naît dans l'indolence. Il y faut la douleur et l'amertume.

Oui le monde a perdu les couleurs de l'harmonie primitive. Il n'est plus qu'une ombre capricieuse. Et combien de calamités passeront ces prémices ? L'humanité n'est encore qu'une forme vide, un fourreau rempli de vent. Ah qu'éclatent de plus terribles épreuves ! Car ce n'est pas dans la mollesse que l'Esprit nous prendra : Que son feu vienne, qu'il nous transperce ! Alors les éléments s'ordonneront. Et l'homme dans sa main tiendra toutes les lignes.

Phoebus. — Un chaos seulement, qui fuit entre nos mains ! Nous ne serons bientôt plus qu'un souffle, un tremblement, au milieu d'un monde défait. Et c'est là le sommet des règnes naturels, qui spéculent, et s'emballe et n'interrompt jamais son bavardage !

Paul. — Belle humilité, Phoebus, pour un poète ! Pourtant, notre langue n'est-elle pas à l'image de celle de Dieu ? Lui dont la parole puissante façonna le monde. Si faible soit-elle, et si versatile, devant celle du Créateur... A peine ébranle-t-elle quelques couches d'air... Mais ce léger vent que nous jetons devant nous, n'est-ce pas le souffle même de l'Eternel ? De quoi ne serons-nous pas capables si nous fondons notre voix dans la Voix originelle ? Le Christ, par la seule onctuosité de ses paroles, guérissait les hydropiques, les lunatiques, les hémorroïsses ! Il redressait les morts et les vieilles femmes ! Et lorsqu'il fit connaître au monde ses apôtres, ce fut en leur livrant le secret de toutes les langues : Alors, par l'invocation du nom de Christ, eux aussi eurent pouvoir sur les démons et sur les cadavres. Mais tous les hommes reçurent une voix, si faible soit-elle, pour adorer l'œuvre de Dieu. Que chaque parole soit une louange, un chant : Voilà ce que nous devons être devant la Création :

Phoebus. — Oh, je vais te répondre ! Mais crains de redoubler les chagrins qui m'obsèdent. A peine recouvert le feu dont tu as l'autre nuit épouvanté mon cœur...

L'orage redouble. Hauts cris dans le ciel. Un mât se fend. Des paquets de mer sur la scène. Phoebus termine dans un hoquet. Une masse sombre monte lentement à l'horizon.

Chœur des marins. — Une ombre court dans les vapeurs ! Quelle crête de monstre marin ? Quelle flotte perdue ? Quelle île nue au-delà des îles ?

Appolin. — Prends garde aux écueils Johnny !

Chœur des marins. — Terreensemencée par l'aile seule d'affreux migrants... Et comme un poing secouant sur l'eau ses fleurs de silice...

Phoebus. — Ah nous allons nous perdre ! Et la peur ne mord pas vos chairs épaisses ! La mort ne parle pas à vos cœurs grossiers ! Mais rien ne peut désormais vous toucher. Les hommes ne sont plus que l'ombre des hauts voyageurs qui franchissaient d'un bond le ciel !

Appolin. — Ah tais-toi, ou je vais te faire pisser du vinaigre !

Jules (aux soldats). — Attachez-le au mât, ou la mer va l'empaqueter.

Chœur des marins. — Et le vent ne va pas tomber... La nuit restera

au jour mêlée... Comme si approchant d'une terre interdite la nature se brouillait...

Johnny. — Attention, des rochers !

Appolin. — Mais virez bon sang ! Johnny descends astiquer les rameurs !

Phoebus (délirant) ... Mais rien ne franchit plus ce pas... Et sous l'opaque verre où je suis retenu... Le ciel noir comme la main... D'un bond noir dans le vide fuir... Ce passage étroit... Plus opaque l'âme... Et la science perdue l'âme écartée du mystère... Ne franchit plus l'opaque l'âme (*etc...*)

Johnny. — Veulent pas prendre les rames ! Veulent qu'on les déchaîne. Ni fouet ni menaces... Rien à faire ces macaques...

Craquement terrible, tumulte d'eau brassée, cris dans la coque.
Johnny disparaît à nouveau.

Appolin. — Bon dieu, que se passe-t-il ?

Marin. — Des récifs !

Johnny (surgissant à mi-corps). — Une voie d'eau ! Un banc est touché ! Deux rameurs emportés ! L'eau arrive aux mollets !

Appolin. — Mais secoue ta couenne bon dieu ! Fais détacher un banc, qu'ils me bouchent ça ! Fais-les tenir au fouet.

Paul tombe à genoux dans la débâcle marine. Coups de marteau secouant le navire.

Paul. — Seigneur ! Je ne reconnais plus ta voix ! Les ténèbres couvrent ton visage !

Phoebus. — Race insensée ! Tu croyais profiter que les dieux dormaient d'un sommeil sans limite, après l'antique copulation ! Mais c'en est trop ! Ils se réveillent ! Qu'ils vous chassent sur toute la terre pour vous châtier ! Qu'ils détruisent jusqu'à votre image !

Paul. — Permettras-tu que ma vie s'achève dans ce trouble... Qu'une mort obscure...

Appolin (gislant Phoebus). — Tiens ! Ça t'apprendra à te tenir tranquille !

Phoebus. — Ils se sont réveillés ! Ils se dressent ! Ils bandent ! Ils bondissent dans la mer épineuse ! Ne tremblez-vous pas au fracas de leurs cuisses soulevant l'écume ? Et le venin leur remonte aux lèvres ! Et leur haleine âcre qui nous inonde la gucule !

Paul. — Voudrais-tu qu'une mer anonyme emporte ton témoin... Qu'une infernale main me lie sur le fond marin... Aurais-je en vain

pour toi dissipé mes années... étendu pour finir sous vingt litres d'eau salée... Me volant après tant de peines ma mort...

Phoebus. — Piétinant ce lit désordonné... Et vous pleurerez sous leurs genoux impérieux ! Qu'ils étreignent vos poitrines molles ! Qu'ils brisent vos hanches infructueuses ! Qu'ils fouillent vos entrailles merdeuses ! (*son rire affreux perdu dans le fracas*).

Johnny. — Les planches cèdent ! Ça fuit de toutes parts !

Appolin. — Mais renforce donc l'équipe, vingt dieux d'enfer !

Paul. — Et ma vie sera comme ces monstres fabuleux... Leurs têtes merveilleuses, leurs gueules brûlantes, leurs flancs nerveux et opiniâtres... Pour finir dans une queue raccourcie et dépourvue de sens ! O Christ ! Eteindras-tu ton flambeau dans une mer obscure ? Est-ce cela que tu concevais pour moi ? M'as-tu jugé indigne d'une mort fameuse ? Mais tu ne m'entends plus... Ta foudre ne franchit plus le seuil osseux de mon âme...

Phoebus. — Ah bouffon ! Il est bien temps de pleurer ! Car ils ne relâcheront pas leur étreinte ! Et le monde sur nous va se refermer !

Paul. — Seigneur ! Entends-tu ces transports délictueux ? Permettras-tu que ma mort justifie cette folie ? Que la nature triomphe de tes envoyés ? Que mon sang se répande, si tu le veux, mais que ce soit sur les mains de César ! Que ce soit en témoignant pour toi. Que ma mort

illumine le ciel. Oui que Rome me jette parmi ses lions, ses ours, ses chacals... Mon cadavre ruisselant sera ton manteau de pourpre ! Ma poitrine, ta cuirasse effrayante ! Mes pieds broyés, les fondations de ton trône ! Mon bras pantelant sera ton sceptre ! Ma tête visitée par la douleur, ton globe ! Ma langue arrachée, le feu volant de ton Esprit Saint !

Les ténèbres redoublent, la scène s'épaissit, le tumulte se dilate. Puis une lumière, droite et tranchante descend au milieu des vapeurs. Lent apaisement. Une île se découvre.

Chœur des marins. — Les eaux s'aplanissent quelle sorcellerie... Le ciel comme une poulpe ravalant son encre...

Paul. — Troué de lumières errantes, de colonnes pâles, de figures...

Chœur des marins. — Le monde rétabli dans ses axes... La verticale tracée...

Paul. — Ah Christ, ta puissance enfin étreint le monde ! Ta main bousculant les ténèbres, les vents humides, les courants vagabonds, un instant a dessiné la forme du chaos : Et je demeurais, vain et troublé... Mais tu as raffermi la mer. Les vagues déposent leurs charges minérales. Les vents ralentis décrochent comme des cerfs-volants. De ce fronton lavé la lumière descend par mille baies. Et je repose enfin sur tes genoux. Ton souffle sur ma nuque...

Chœur des marins. — Et le silence seul, ce silence effrayant... Le

froissement des cieux l'un sur l'autre seulement : souffles fragiles, battements silencieux...

Johnny. — La côte se découvre voyez !

Chœur des marins. — Une ville sur cet affaissement liquide...

Johnny. — Cette montagne, il me semble... Ces îlots devant la plage...

Appolin. — Hé bien, Johnny ?

Johnny. — Patmos, au large de Milet. Je crois la reconnaître.

Paul. — Patmos !

Appolin. — Nous verrons bien. Fais-les remettre aux rames, mais tout doux. Surveillez les fonds !

Johnny (se penchant sur la trappe). — Allez-y ! Ma... pianissimo !

Lent battement de gong jusqu'à la fin. L'île grandit peu à peu.

Paul. — Jean, est-ce là que tu épures tes jours ? Au milieu d'un peuple étroit ayant choisi de te perdre. Y cherchant quoi, quel oubli, quelle révélation ? Et sur ce piton environné de mer furieuse... Comme pour accroître l'espace de ta solitude... Dieu entend-il toujours ta voix ? Sa main pourtant me mène jusqu'à toi. Ou le hasard seul poussait-il la

mer sous le bateau ? Tantôt traîné sur des vides saumâtres et hostiles à Dieu, tantôt sa fuite barrée par des lieux pleins de son nom... Non, Christ, ta main tenait le timon ! Mais qu'attends-tu de moi ? Quel dessein nourris-tu ? Fallait-il que ta bouche se cache sous tant d'éclairs ? Que tant de ténèbres te digèrent ? Ce n'est pas ainsi qu'autrefois tu m'as conduit...

Johnny. — L'entrée de la passe.

Appolin. — Et c'est bien Patmos.

Jules. — Phoebus ?... Phoebus !... Qui a libéré Phoebus ? L'avez-vous vu ? Phoebus !

Soldat. — Ses liens sont brisés. Les nœuds encore attachés au bois.

Jules. — Emporté...

Appolin. — La mer n'a pas supporté ses criaileries !

Paul. — Puni peut-être. Pour cette rage insensée.

Jules. — Allons donc ! Depuis quand les dieux se mêlent-ils de nos péchés ? Une vague, au milieu de ce coup de chien, n'enlevant qu'une pauvre loque humaine. De la Grèce il n'aura vu que ce bouillon détestable.

Paul. — Que Dieu lui pardonne. Une douleur trop lourde à porter.

Appolin. — Préparez les amarres !

Jules. — Allons-nous aborder ?

Appolin. — Ta perspicacité est effrayante. Oh ! Doucement Jules...

Paul. — J'ai une faveur à te demander Jules. Un frère... Retiré à Patmos depuis des années... Il y vit en solitaire dans la montagne. Déjà vieux. Et les privations, les intempéries, la compagnie des bêtes et des brigands... Dieu sait à quel état il a été réduit. Peut-être est-il déjà mort ? Si je pouvais le revoir une dernière fois... Comprends-moi Jules.

Jules. — Je ne dois pas te laisser libre. Mais je ne peux pas refuser cette consolation à un Romain. Tu partiras demain. Deux soldats t'accompagneront.

Paul. — Permetts que je le voie sans eux. Ne pas lui infliger ce spectacle... Son frère attaché au bras d'un soldat... Qu'ils restent à quelque distance.

Jules. — Mais ne t'avise pas de fuir ! Mes deux matons, des tireurs d'élite, sauraient bien te le faire payer !

Paul. — Tu ne me connais pas, Jules.